

La rencontre avec Pouchkine avait laissé à l'Italien une impression mitigée. Ce n'était pas la première fois qu'il le constatait : il existe souvent un désagréable décalage entre un homme, son œuvre et sa réputation. Alexandre Sérguéïévitch ne s'était pas montré froid, ni distant. Il s'était prêté de bon gré au jeu de la déclamation. Mais, de la part d'un génie, Tironi s'était attendu à plus d'enthousiasme. De clairvoyance aussi. Pouchkine aurait dû deviner les implications de son appareil enregistreur. Oh, certes, à sa décharge on pouvait arguer qu'il était submergé de moult soucis. Familiaux. Financiers. Professionnels. Mais tout de même, il n'avait pas mesuré la portée de l'invention...

C'est à cela que songeait Tironi en pliant soigneusement des habits qu'il rangeait dans une malle. Il partait en voyage le lendemain. Un genre de voyage qu'il n'aimait pas trop, à travers la Russie rurale, qu'il n'endurait que par obligation..

Une partie de la troupe quitterait le théâtre pour gagner la propriété du prince Soumarokov, à une centaine de verstes de la capitale. Ce prince entiché de musique et féru de littérature avait à cœur d'offrir à ses invités de la saison des spectacles dignes d'une grande cour. Cette fois, son choix s'était porté sur un opéra qui tenait l'affiche depuis près de cinquante ans à Saint-Pétersbourg : *Le marchand de sbitène*, composé par Anton Bullandt. Un Allemand qui avait fait carrière loin de son pays natal.

Le *sbitène* était une infusion chaude de miel et d'épices, fort prisée ; et, ma foi, Tironi ne la dédaignait pas, surtout aux heures les plus froides des soirées hivernales.

* * *

Tout avait été entassé dans les trois *tarantass*, ces voitures de voyage à ciel ouvert dans lesquelles, en hiver, on s'emmitouflait de fourrures pour ne pas geler en route... Partitions, instruments, costumes, accessoires, provisions. Dans un désordre typiquement russe qui incommodait Tironi...

Comme toujours les départs étaient retardés de minute en minute. Il fallait réciter une prière. Attendre un retardataire. Vérifier que tel détail n'avait pas été oublié. Ecouter d'ultimes recommandations.

Enfin les cochers fouettèrent,— «*Davai !* » — et les véhicules s'ébranlèrent.

Au bout de trois heures, la somnolence avait gagné les passagers. Le paysage était trop uniforme, le balancement trop régulier, la nourriture ingérée le matin trop lourde...

Ils passèrent deux nuits dans des auberges.

Le troisième jour, la route s'étira au milieu d'une forêt interminable.

Tironi rêvassait. Après Pouchkine, sûr et certain, il faudrait enregistrer quelqu'un d'autre.

Nicolas Gogol, peut-être.

Nachtchokine lui en avait parlé, mis au courant lui-même par Viazemsky, lequel avait fait part de son enthousiasme dans une lettre à Tourguéniev. « Hier Nikolaï Vassiliévitch a lu des extraits de son *Révizor* d'une façon magistrale. Nous étions chez Joukovsky. Dès les premiers mots, il a soulevé dans l'auditoire des explosions de rire en série... Je me demande si beaucoup d'acteurs sauront jouer sa pièce comme il la lit... »

Ah oui, voilà qui serait fabuleux : conserver pour la postérité une trace de ces lectures publiques données par l'écrivain en vogue. S'il était aussi cabotin qu'on le prétendait, cela serait un jeu d'enfant.

Et puis d'autres encore. Des amis de Pouchkine. Des gens du peuple. Un chœur dans une église. Une représentation d'opéra. Le tsar lui-même, pourquoi pas... ?

Le seul problème était la durée réduite de l'enregistrement. Comment l'allonger ?

Filippo Tironi en était là de ses méditations lorsque des cris retentirent, tirant de leur torpeur les comédiens et provoquant une réaction brusque du cocher : il tira sur les rênes. Le cheval se cabra.

— Qu'y a-t-il ?

— *Bojé moi !* Mon Dieu !

De la forêt sortit un groupe d'une vingtaine d'hommes. Ils étaient vêtus comme des moujiks. Mais ils tenaient à la main des haches, des couteaux. Ils criaient et riaient, désignant les trois voitures.